

La Havane, 30 juin 2011

Message du président Hugo Chavez au peuple vénézuélien

(Traduction : [Granma Internacional](#))

J'ATTENDS beaucoup du temps. Son ventre immense recèle davantage d'espoirs que d'événements passés, et les événements futurs s'annoncent meilleurs que ceux des années vécues.

Le temps et ses rythmes, le temps et ses exigences, le temps et ses dessins, comme il est dit dans l'Ecclésiaste, m'amènent aujourd'hui à lire ce communiqué à la nation vénézuélienne et à l'opinion publique internationale, soucieuses, comme j'ai pu le constater, d'être informées de l'évolution de mon état de santé, dès le moment même où il s'est détérioré, il y a quelques semaines.

Après l'excellente tournée que nous avons réalisée au Brésil et en Équateur du 5 au 7 juin, nous sommes arrivés dans la Cuba solidaire de toujours pour terminer la journée à réviser et signer de nouveaux accords de coopération.

J'avoue qu'en ce qui concerne ma santé, j'avais seulement prévu de faire examiner mon genou gauche, presque entièrement rétabli de la blessure du début du mois de mai.

Tout au long de ma vie, je commis une de ces erreurs qui pourraient très bien être classée dans la catégorie qu'un certain philosophe a qualifiée d' « erreurs fondamentales » : négliger ma santé, et de surcroît être très réticent aux examens et aux traitements médicaux. Oui, et quelle erreur ! Et surtout de la part d'un révolutionnaire investi de certaines modestes responsabilités comme celles que la révolution m'a confiées pendant plus de 30 ans.

Cependant, une fois à La Havane, à la tombée du jour du mercredi 8 juin, je me trouvais une nouvelle fois en compagnie de Fidel, ce géant qui a déjà surmonté tous les temps et tous les lieux. Il n'a certainement pas été difficile pour Fidel de s'apercevoir, au-delà des problèmes de mon genou, de certains malaises que j'essayais de cacher depuis quelques semaines en arrière. Fidel m'a parlé comme un médecin, et je me suis confié à lui comme un patient. Ce même soir, l'immense

progrès que la Révolution cubaine a obtenu pour son peuple et pour une bonne partie du monde fut mis à notre entière disposition, et il fut procédé à une série de tests et de diagnostics.

C'est ainsi que les médecins ont découvert une formation bizarre au niveau de la région pelvienne, qui a motivé la décision d'une intervention chirurgicale d'urgence devant le danger imminent d'une infection généralisée. C'était le samedi 11 juin, très tôt le matin, quelques heures avant le communiqué qui a été lu au pays et au monde, et qui a déclenché tant de manifestations de solidarité qui ne cessent de m'émouvoir à chaque instant.

Cette opération qui a permis de drainer l'abcès a été suivie d'un traitement intensif aux antibiotiques qui a amené une évolution positive et une notable amélioration. Cependant, malgré cette évolution générale favorable, au cours des drainages et des soins, la présence d'autres formations cellulaires non décelées jusque-là ont éveillé certains soupçons.

Il fut procédé sur le champ à une nouvelle série d'études spéciales, cytochimiques, microbiologiques et en anatomie pathologique, et les médecins ont confirmé l'existence d'un abcès tumoral, avec présence de cellules cancéreuses, qui a rendu nécessaire une nouvelle opération pour extraire la tumeur dans sa totalité.

Il s'est agi d'une opération importante, réalisée sans complication, à la suite de laquelle j'ai évolué favorablement tout en suivant les traitements complémentaires pour combattre les différentes sortes de cellules trouvées et poursuivre ainsi le chemin de mon total rétablissement.

Entre-temps, je suis resté informé et à la tête du gouvernement bolivarien, en communication permanente avec le vice-président, le camarade Elia Jaua et toute mon équipe gouvernementale.

Merci infiniment pour les nombreux et enthousiastes témoignages de solidarité qui me sont parvenus de la part du peuple vénézuélien et d'autres peuples frères, ainsi que de chefs d'État et de gouvernement de nombreux pays du monde. J'ai la conviction que tout cet amour et cette solidarité constituent la plus incroyable des énergies pour renforcer ma volonté de vaincre dans cette nouvelle bataille que la vie a placée devant nous. Et je remercie tout spécialement le peuple cubain, la nation cubaine, Fidel, Raul et toute cette légion médicale qui a livré cette bataille d'une manière vraiment sublime.

Néanmoins, j'ai été aussi très conscient d'un certain degré d'angoisse et d'incertitude qui a parcouru, tout au long de ces jours, de ces nuits, l'âme et le corps de la Nation vénézuélienne. Je crois que, au-delà des tentatives de manipulation de certains secteurs bien connus, ces sentiments étaient et sont inévitables et font partie de la nature humaine en soi, lorsque celle-ci se trouve dans des circonstances qui l'entourent et souvent l'ébranlent, comme c'est le cas en ce moment.

Dès le début, j'ai assumé toutes les responsabilités quant à la surveillance stricte de la véracité des informations à transmettre, en me basant sur un double ensemble de raisons : la raison médicale-scientifique en premier lieu et, en second lieu et en y faisant particulièrement attention du plus profond de mon âme et de ma conscience, la raison humaine, la raison amoureuse, pour être plus précis. La raison amoureuse.

De la première, c'est-à-dire, de la raison médicale, nous avons déjà parlé un peu. Cela a été un processus lent et minutieux, d'approche et de diagnostics, de progrès et de découvertes au long de plusieurs étapes, durant lesquelles un procédé scientifique rigoureux a été appliqué, qui n'accepte ni précipitations ni pressions d'aucun genre. La règle suprême qui étaye cette puissante raison est la pleine vérification scientifique, au-delà des indices et soupçons qui sont apparus peu à peu.

Et au sujet de la raison amoureuse, je suis obligé maintenant de vous parler depuis le plus profond de moi-même. En ce moment, je me souviens du 4 février de cette tumultueuse année 1992. Ce jour-là, je n'avais pas d'autre choix que de m'adresser au Venezuela depuis mon crépuscule, depuis une voie que je sentais qu'elle m'entraînait vers un abîme insondable. Comme d'une caverne obscure de mon âme a jailli ce « Por ahora (pour l'instant), » et puis je me suis enfoncé.

A ma mémoire reviennent aussi ces funestes heures du 11 avril 2002. Là aussi j'ai envoyé à mon cher peuple vénézuélien ce message écrit depuis la Base navale de Turiamo où j'étais prisonnier, un président renversé et prisonnier. C'était comme un chant de douleur lancé depuis le fonds d'un autre abîme qui m'engloutissait, où je m'enfonçais et je m'enfonçais.

Maintenant, en ce moment de nouvelles difficultés et surtout depuis que Fidel Castro en personne, celui-là même du Cuartel Moncada, le même du Granma, le même de la Sierra Maestra, le géant de toujours, est venu m'annoncer la dure nouvelle de la découverte du cancer, j'ai commencé à demander à mon Seigneur Jésus, au Dieu de mes parents dirait Simon Bolivar, au manteau de la Vierge dirait ma mère Elena, aux

esprits de la savane dirait Florentino Coronado, pour qu'ils me concèdent la possibilité de vous parler, non pas depuis un autre chemin abyssal, non pas depuis une obscure caverne ou une nuit sans étoiles. Maintenant je voulais vous parler depuis ce chemin en pente par lequel je sens que je sors déjà d'un autre abîme. Maintenant je voulais vous parler avec le soleil du lever du jour qui, je le sens, m'illumine. Je crois que nous y sommes parvenus. Merci mon Dieu.

Et finalement, mes chères et mes chers compatriotes, mes filles et mes fils adorés, mes chers compagnons, jeunes, enfants de mon peuple, mes courageux soldats de toujours, mes travailleurs aguerris, mes chères femmes patriotes, mon peuple aimé tout entier et un seul dans mon cœur, je vous dis que le fait de vouloir vous parler aujourd'hui depuis ma nouvelle escalade vers le retour n'a rien à voir avec moi, mais avec vous, peuple de la patrie, peuple bon. Avec vous.

Je ne voulais, ni ne veux en aucun cas, que vous m'accompagniez sur des chemins qui s'enfoncent vers un quelconque abîme. Je vous invite à continuer à escalader ensemble de nouvelles cimes, « car il y a des acérolas là-bas sur la colline et un chant merveilleux à chanter », continue à nous dire depuis son éternité le chantre du peuple, notre cher Ali Primera. « Allons donc, allons avec notre Père Bolivar à la tête, poursuivre notre montée vers la cime du Chimborazo ».

Merci mon Dieu, merci mon peuple, merci ma vie.

Jusqu'à la victoire toujours. Nous vaincrons.

La Havane, cette chère et héroïque Havane, le 30 juin 2011.

Depuis la grande Patrie je vous dis, du fonds de mon cœur, de toute mon âme, depuis mon espérance suprême qui est celle d'un peuple : pour l'instant et pour toujours. Nous vivrons et nous vaincrons.

Merci. Nous reviendrons.